

Le paysan parvenu: une aventure ambiguë

Henri Boyi

*....Jacob, le paysan parvenu, le meilleur
accident possible: voilà ce qui lui
arrive.*

Michel Deguy

Le paysan parvenu tourne autour du héros du roman du nom de Jacob dont l'évolution ne cache pas les désirs d'appartenir aux couches de la société arrivées, parvenues, lesquelles couches il connaît très mal. L'histoire est narrée par un parvenu qui s'est retiré dans la campagne et qui écrit le récit de ses aventures pour se divertir mais surtout pour mieux apprécier les bienfaits d'être dans le monde des parvenus. On se rend compte que son obsession avec l'ascension sociale l'embarque dans une aventure ambiguë que Marivaux présente pour sanctionner la rupture des mœurs traditionnelles héritées du conservatisme religieux et bourgeois. Je m'attacherai surtout au questionnement des faits qui confirment l'ambiguïté et la transgression dans l'aventure du héros. En effet, on ne pourrait s'empêcher de dire, avec Michel Deguy, dans *La Machine matrimoniale ou Marivaux*, que l'histoire du paysan parvenu avance par actions qui se présentent à Jacob et au lecteur comme des accidents et, souvent, les meilleurs accidents pour lui (41).

Au début de l'histoire, l'action avance très vite parce qu'à dix-huit ans, le jeune paysan de Champagne se retrouve à Paris pour commencer un voyage vers la fortune. En bon paysan, il est muni de qualités que tout le monde apprécie chez le valet, telle la naïveté, la franchise, l'honnêteté, et même l'ingénuité. Ces qualités feront croire à certains parmi ses interlocuteurs, proches ou intimes, que Jacob vient d'une "bonne famille" villageoise. "Je disais hardiment mon sentiment sur tout ce qui s'offrait à mes yeux, et ce sentiment avait souvent un bon sens villageois qui faisait qu'on aimait m'interroger" (p.10). Le passage de l'état de

paysan au statut de domestique marque les débuts de son aventure ; il est parsemé d'une cumulation de tropes et d'une réinscription de diverses catégories d'altérité dans la vie de Jacob et des autres autour de lui, dans un monde qui est encore, pour lui, crépusculaire.

La première scène qui frappe les lecteurs est la scène avec les soeurs Habert et Monsieur, ce grand directeur qui est le symbole même de l'autorité et de la hiérarchie sociale à laquelle s'oppose dans des termes clairs la plus jeune que Jacob appelle constamment Mademoiselle. Dans cette partie qui est une des plus révélatrices du roman, nous croyons que le héros va être vite dépassé par les événements. Cependant, nous nous rendrons compte qu'en réalité, il trouve toujours une porte de sortie, quelque petite soit-elle. Très tôt dans le récit, devant les amants, maîtres et les maîtresses, Jacob apprend à faire croire au consentement quand il refuse et à l'amour quand il n'en est absolument rien : "j'entretenais cette fille dans l'idée que je l'aimais et je la trompais " (22).

Les propos de Monsieur qui le désigne comme: " un frippon voulant passer pour un honnête homme " (64) montrent le caractère binaire d'une société fixée sur son immobilisme culturel et pseudo-moral et imbue de ses valeurs conventionnelles, sociales et morales auxquelles Marivaux s'attaque à travers la colère de Mademoiselle et la persévérance ou la lucidité du héros, ce charmant valet qui entend sans être entendu, écoute souvent sans parler, et voit sans être vu. Dans les multiples rencontres qu'il fera lors de ce long voyage de la quête d'une identité qu'il maîtrise mal, Jacob sait naviguer dans les situations difficiles. On dirait même qu'il éprouve intensément de la jouissance dans les cas de rivalité avec les hommes qui, par le statut social, se prennent trop au sérieux. Ceux-ci sombrent dans l'humiliation. Devant le Directeur, Jacob affirme qu'il est "un vaurien de bonne mine" (69). Comme le remarque Jacques Bourgeacq, Jacob utilise ces termes pour pénétrer plus avant dans la pensée du directeur pour mieux le confondre (89).

On remarque bien vite que les termes utilisés par le

directeur dans un style plus dramatique que dialogique tendent à souligner constamment ses origines et son comportement rustiques dont il tient absolument à se défaire pour ainsi entamer une carrière, celle de parvenir, c'est-à-dire, d'appartenir en bonne et due forme à la société des gens qui ont réussi par les travers de la bourgeoisie et la puissance sociale.

Au moment où Jacob épouse, non sans ambages, Mademoiselle Habert, il entre dans le monde bourgeois, loin de son état originel où il ne pouvait être que l'objet de mépris. Dans cette nouvelle aventure voyons un Jacob insatiable, mais perspicace et créateur qui entreprend vite des manœuvres de séduction devant des Dames dont le masque social se présente comme un tremplin pour sa montée. Dans ses aventures avec les femmes, Jacob est incapable d'amour. Aimer, pour lui, se résume à l'amitié qui lui permet de progresser sur son chemin de non retour vers le succès matériel. Les jeux de langage tels que son vouvoiement des femmes qui l'aiment et qui en retour le tutoient sont pour lui un stratagème purement opportuniste, qui fait qu'il en sort toujours gagnant. Et Bourgeacq de continuer : "Jacob joue et gagne" (91) ; car il finit toujours par se moquer de ses victimes, se plaçant ainsi dans une position de subjectivité qui lui confère un air de supériorité sur celles qui, dit-il, le quittent contentes de lui. On ne saurait se permettre de dire que ce héros marivaudien ne sait pas aimer mais on peut affirmer qu'il ne veut pas aimer, du moins aimer dans le sens où les femmes qu'il a connues le voudraient.

Ce disant, les lecteurs n'auront d'autres choix que s'accorder avec Michel Gilot qui, dans son livre, *L'Esthétique du roman de Marivaux* affirme que dans *Le paysan parvenu*, Marivaux présente l'amour comme : "une inclination, à la fois universelle et différenciée à l'infini, faite d'un élément simple : le désir, et d'une foule d'éléments extraordinairement complexes : toutes les formes de vanité et de sympathie, d'égoïsme et de désintéressement que peuvent connaître les êtres humains, suivant leur tempérament, leur milieu, et la situation du moment " (164). Même quand il

partage l'amour d'une femme avec quelqu'un d'autre, Jacob étonne toujours avec son caractère ambigu par la jalousie qui lui procure colère et plaisir.

L'ambiguïté de l'aventure de Jacob se retrouve dans les actes de transgression qui conditionnent sa mobilité sociale. La fuite avec Mademoiselle Habert suite à l'incident avec Monsieur et la grande soeur Habert, est une étape décisive et inventive de l'aventure qui dénote une transgression familiale parce que, pour des facilités de mouvement, Jacob devient le cousin de son amante. Sans doute aura-t-on noté la confusion évoquée par le même terme quand Mademoiselle Habert appelle son amant "mon garçon" avec une tendresse et une intimité qui entraînent souvent des réflexions douteuses de la part de Jacob qui, même après le mariage, la décrira comme une maîtresse qui lui a donné sa parenté pour rien. Cet homme charmant à séduire la nature est incapable de prononcer le mot "amour".

De fait, l'impossibilité de prononcer ce mot annonce paradoxalement la possibilité d'un mariage parce que, sous la pression des sentiments de Mademoiselle, Jacob admet sans y croire qu'un pauvre garçon qui sort du village ne peut donner que son pauvre coeur. Cette allusion à sa récente sortie du village est un bon calcul de mots et de conséquence car le narrateur, qui est le double du héros, nous a déjà dit qu'une obscure naissance, celle d'être "né natif" du village, pour utiliser ses premiers termes, n'avilit pas celui qui l'avoue. Le mariage d'un valet à une dame de bonne classe, Mademoiselle Habert, fait de celui-là un bourgeois parmi les autres; il change de métier et de costume; il change de nom, et par conséquent son statut, sa condition. Ses aventures en engagent d'autres: le valet devient lui aussi un Monsieur du nom de La Vallée. Son statut de bourgeois le mène dans d'autres aventures non moins ambiguës que les précédentes mais il en sort toujours vainqueur, si vainqueur il y a.

L'épisode de la cour où il doit défendre son droit de se marier avec Mademoiselle Habert vient encore souligner les conséquences de la transgression, de la violation des frontières sociétales, d'où l'ambiguïté même de l'être chez le

héros. L'intervention de la justice dans cette affaire révèle le questionnement si ce n'est pas la révolte que Marivaux affiche à l'égard des institutions et des normes d'une société qui prétend être ce qu'elle ne peut pas être, une société dirigée par une classe bourgeoise aux bonnes moeurs et aux femmes tellement pieuses que leur amour ne peut être qu'ambigu. L'aventure du mariage entre Mademoiselle Habert et M. de La Vallé, parce que c'en est réellement une, devient une stratégie paratextuelle pour la transgression conjugale qui conduit le héros dans les maisons de débauche, chez Madame Rémy, où l'attend Madame Ferval, connue pour sa fierté et sa piété. C'est un moment dramatique de honte et d'humiliation qui amène sur scène M. de La Vallée et Madame de Ferval, une veuve de l'âge de sa femme qui appartient à la haute société mais qui, elle aussi, se rend coupable de transgression sociale d'abord par le fait de se retrouver dans un endroit de mauvaises moeurs et dans une tenue peu recommandable. Pire encore, le jeune chevalier qui les attrape connaît bien Madame de Ferval et reconnaît aussi Jacob qu'il avait rencontré quand il était encore valet. On se demande avec le héros si on peut jamais se défaire du péché originel.

Dans l'effort de nier doublement leur état d'âme même s'ils sont pris en flagrant délit, Jacob se dérobe devant son identité encore une fois et passe brièvement pour le neveu de Madame de Ferval. Celle-ci est, comme les autres femmes, "un pont neuf" qui l'aide à traverser le vaste espace obscur pour continuer sa course désespérée vers le sommet de la classe aisée: "je voyais en elle une femme de condition ...qui nous tirait, mon orgueil et moi, du néant où nous étions encore " (141).

L'ambiguïté se retrouve en partie dans cette multitude de glissements et de rapprochements incongrus dans l'identité du héros. En effet, Marivaux ne fait rien au hasard. Le renversement des rôles, la mobilité physique, identitaire et sociale des hommes et des femmes du récit, le comportement pervers des uns et des autres, Marivaux n'épargne personne dans sa critique d'une société où l'impossible est devenu

possible et le possible impossible. Jacob et ses interlocuteurs ont tendance à être séduits par l'interdit, à faire l'infaisable, ou à transgresser les normes sociétales. La rencontre avec Madame de Ferval, une véritable femme de condition, conduit le héros au sommet qui est aussi parsemé de petites pensées, surtout chez ces femmes "respectables", qui convoitent les plaisirs des bas sentiments. Sur un ton foncièrement ironique, Marivaux aura réussi à exposer "la tradition du parvenu et les moyens de parvenir", pour reprendre les termes de Frédéric Deloffre, dans son introduction au roman (ix).

Le Paysan parvenu est ainsi un récit discursif de la contre-culture et de la déchirure du déterminisme social qui caractérise la société française de l'époque de Marivaux. Ainsi, dans un marivaudage complet, on se retrouve devant une histoire d'amours qui commencent et terminent accidentellement de la même façon, une histoire sans fin qui échoue dans les précellences de la bourgeoisie.

Bibliographie

- Bourgeacq, Jacques. *Art et technique de Marivaux dans le paysan parvenu*. Monte-Carlo: Editions Regain S.N.C., 1975.
- Deguy, Michel. *La machine matrimoniale ou Marivaux*. Paris: Galimard, 1986.
- Gilot, Michel. *L'esthétique de Marivaux*. Liège: Editions SEDES, 1998.
- Marivaux, Pierre Carlet. *Le paysan parvenu*. Paris: Editions Garnier Frères, 1959.